

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTINS LE NUMÉRO.

LES DEUX FRÈRES

XXXVI

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE—(Suite.)

Henriette Langevin avait vingt ans. C'était une jolie fille, brune avec des yeux bleus, un peu rondelette, et qui, malgré les rudes épreuves qui l'avaient assaillie, elle et sa mère, avait con-

servé une bonne humeur et une gaieté presque inaltérables. — Maman, dit-elle à la veuve, n'est-ce pas que M. Sautereau serait bien aimable de dîner avec nous ce soir ?

Nicolas se sentit rougir comme un écolier, mais il n'osa refuser. Il resta donc ce soir-là à la Maison-Blanche, et ne reprit le chemin de Châteauneuf que vers dix heures.

Il ne pleuvait plus ce soir-là ; le temps était clair, la lune brillait au ciel et l'air était doux.

Les nuits se suivent et ne se ressemblent pas.

Nicolas s'en alla tout rêveur, le cœur ému, et moins peut-être de la gêne des deux femmes que de la beauté calme et sereine de mademoiselle Henriette.

— Ah ! se disait-il en lui-même, l'homme qui l'épousera sera bien heureux. Elle a l'air si douce et si bonne !

La Fouine l'attendait au coin du feu, et elle le remercia de nouveau de tout ce qu'il avait fait pour elle. — Vous êtes bon comme le bon Dieu, lui dit-elle, et le bon Dieu vous récompensera.

Nicolas se mit au lit tout songeur et ne dormit pas. Les premiers rayons du jour le surprirent réveillé et songeant à mademoiselle Henriette.

— Quel dommage ! se disait-il, qu'au lieu d'être un pauvre soldat, je ne sois pas un bon propriétaire des environs... elle m'épouserait peut-être...



Alors, Nicolas prit madame Langevin à bras le corps.

Il vint voir les dames de la Maison-Blanche.

La Fouine était toujours à la caserne. Cette femme semblait s'être repentie ; elle travaillait avec ardeur et témoignait une vive

La Fouine entra dans sa chambre pour lui demander ses ordres — car il l'avait prise provisoirement pour sa femme de ménage — la Fouine lui dit, comme si elle eût surpris le cours de ses pensées :

— Vous ne songez donc pas à vous marier, monsieur Sautereau ? Nicolas tressaillit.

— J'y songe bien, dit-il, mais le difficile est de trouver une femme.

— Ah bien ! répondit la Fouine ; je crois qu'il n'en manquerait pas si on savait que vous prenez goût au mariage. La femme à l'un de vos gendarmes me le disait ce matin.

Nicolas soupira et ne répondit pas.

Ce jour-là il reprit son métier et alla à Orléans se remonter d'un cheval. Le lendemain il fut obligé de se rendre à Jargeau ; le jour d'après il fut requis par le juge de paix pour une apposition de scellés.

Une semaine s'écoula sans que Nicolas

reconnaissance des bontés que le brigadier avait pour elle. Un jour, un paysan, dont la ferme avoisinait la Maison-Blanche, vint à la caserne. Il apportait un petit panier de raisins secs au brigadier ; c'était l'offrande des deux pauvres femmes, accompagnée d'une lettre bien affectueuse et bien simple de mademoiselle Henriette.

Nicolas, qui était devenu mélancolique depuis quelques jours, en fut touché jusqu'aux larmes.

La Fouine avait peu à peu gagné sa confiance.

— Mon bon monsieur Sautereau, lui dit-elle, j'ai été une infâme créature, mais je me suis bien repentie, allez ! et maintenant j'ai du cœur, et je vous donnerai tout mon sang... Eh bien ! voilà que je suis toute désolée de vous voir triste comme ça. Pour sûr que vous avez un gros chagrin.

Nicolas ne répondit pas.

Mais la Fouine ne se tint pas pour battue ; le lendemain et les jours suivants elle revint à la charge, si bien que Nicolas finit par lui avouer qu'il était amoureux de mademoiselle Langevin.

— Eh bien ! dit la Fouine, il faut l'épouser.

— Elle ne voudrait pas de moi, répondit Nicolas. Elle a été élevée comme une demoiselle.

— Et vous, dit la Fouine, n'êtes-vous pas quasiment un monsieur ?

Nicolas soupira encore une foi et se tut.

Mais le lendemain il écrivit à madame Langevin pour la remercier de son envoi, et il donna sa lettre à porter à la Fouine. Celle-ci s'en chargea et partit pour la Maison-Blanche.

Et tout en cheminant, la veuve Jacques Loloup, la maîtresse de Jean Lapin, la créature infâme qui avait empoisonné les chiens de garde du malheureux M. Jalouzet, la Fouine enfin, se disait :

— Ah ! tu es amoureux ! ah ! tu m'as donné l'hospitalité, et tu as cru que j'oublierais que sans toi on aurait jamais pris mon pauvre Lapin, qui est mort guillotiné ! En bien, on va voir à t'en faire souvenir... Une femme comme moi, ça ne pardonne jamais.

La Fouine était maintenant une femme de quarante-cinq ans. Le régime de la prison, les souffrances et les privations avaient détruit cette beauté paysanne qu'elle avait autrefois. Son regard seul avait conservé son audace et son effronterie. Ses cheveux noirs grisonnaient et son visage amaigri était sillonné de rides profondes.

Elle arriva à la Maison-Blanche à cette heure crépusculaire si bien nommée "entre chien et loup."

Elle avait un petit panier au bras et les mains dans les poches de son tablier.

Madame et mademoiselle Langevin étaient chez elles.

La mère apprêtait à souper, la fille travaillait à son ingrate besogne de couture.

La Fouine entra en disant :

— Je suis la femme de ménage du brigadier de gendarmerie Sautereau.

A ce nom le visage des deux femmes s'éclaira, et la Fouine, qui avait pris en prison d'observer les gens, crut s'apercevoir que mademoiselle Henriette rougissait un peu tandis qu'elle lisait la lettre du brigadier.

Madame Langevin fit asseoir la Fouine et lui offrit de se rafraîchir.

La Fouine en profita pour tirer ses pieds de ses sabots et les chauffa à la flamme du foyer tandis qu'elle plaçait dans ses sabots un peu de cendre chaude.

Puis elle se mit à bavarder et fit un grand éloge de son nouveau maître.

De temps à autre mademoiselle Henriette rougissait.

— Bon, pensa la Fouine, elle l'aime ! ça sera drôle...

Quand elle quitta la Maison-Blanche, il faisait clair de lune.

Avec sa perspicacité ordinaire — et qui lui avait valu le nom bizarre de la Fouine — elle examina tout en sortant. La maison n'avait qu'un étage au-dessus du rez-chaussée ; il y avait une écurie dans laquelle se trouvait la modeste provision de bois du pauvre ménage, et au-dessus de ce bois une demi-douzaine de bourrées, espèce de fagots faits avec des branches d'arbres morts.

La Fouine s'en alla chargée de compliments de madame et de mademoiselle Langevin pour le brigadier. On la conduisit même un bout de chemin, jusqu'au tournant de la route.

Puis les deux femmes rentrèrent, car il était près de dix heures du soir, et la Fouine parut continuer sa route vers Châteauneuf. Mais à cent pas plus loin, elle s'arrêta et s'assit sur un tas de pierres, au bord de la route.

De cet endroit, elle voyait la Maison-Blanche et la lampe de mademoiselle Henriette qui brûlait toujours.

La jeune fille s'était remise sans doute à travailler, tandis que sa mère se couchait.

Et la Fouine se prit à ricaner et à murmurer entre ses dents :

— Elle aime le beau brigadier, la petite, et ils feraient un joli ménage, ma foi !

Elle resta là pendant plus d'une heure, rêveuse et méditant quelque ténébreuse action.

La lampe de la jeune fille laborieuse brûlait toujours.

La Fouine se disait encore :

— Est-il bête, ce brigadier ! Il s'amasse quinze cents francs en vingt années, et il les prête sur un simple reçu à ces deux femmes, qui n'ont pour tout bien que cette maison qui n'est seulement pas assurée peut-être... Avec une botte de paille et deux allumettes on en verrait la fin, de cette bicoque !...

Comme elle faisait cette dernière réflexion, la Fouine entendit retentir sur la route le pas de plusieurs chevaux. Puis bientôt, au clair de lune, elle aperçut les tricorne et les sabres des gendarmes.

— Tiens ! pensa-t-elle, faut croire qu'il y a du nouveau, car j'ai laissé le beau brigadier au coin du feu.

Et la Fouine se remit en chemin, allant à la rencontre des gendarmes. C'était en effet Nicolas Sautereau et les deux gendarmes de la brigade. Où allaient-ils ?

Un homme les accompagnait monté sur un gros cheval de labour, qui avait peine à suivre les chevaux des gens d'armes.

Nicolas aperçut la Fouine :

— Eh bien ! lui dit-il en arrivant sur elle, vous n'êtes pas en avance, Marguerite.

Marguerite était le vrai nom de la Fouine.

— C'est que, répondit-elle, ces dames ont voulu me faire souper, et nous avons jase de vous un brain.

— Ah ! dit Nicolas en tressaillant.

— Nous avons parlé de vous, ajouta la Fouine d'un air malin ; c'est des femmes du bon Dieu et qui vous aiment bien allez !

Puis elle dit encore :

— Mais où donc que vous allez tous, à cette heure ici ?

— Ma bonne Marguerite, dit Nicolas, le gendarme ne s'appartient pas. A l'heure où il croit pouvoir se mettre au lit, il lui faut se mettre en selle.

— Il est donc arrivé quelque malheur ?

— Oui, dit Nicolas, il s'est commis un crime dans une

ferme à deux lieues d'ici. Un homme pris de boisson a assemblé à coups de bêche un garçon de charrue. Nous allons l'arrêter... C'est ce brave homme qui est venu nous chercher.

Et il montrait le paysan monté sur un cheval de labour.

— Ah ! mon bon maître, dit la Fouine qui prit un ton dolent et effrayé, prenez garde au moins qu'il ne vous arrive malheur !

— Le devoir avant tout, dit Nicolas. Bonsoir, Marguerite ; ma bonne femme, rentrez à la caserne. Peut-être serons-nous de retour cette nuit.

Et il mit son cheval au galop pour rejoindre les autres gendarmes qui avaient continué à trotter bon train, tandis qu'il échangeait ces quelques mots avec sa femme de ménage.

La Fouine fit cent pas encore dans la direction de Châteauneuf. Puis elle s'arrêta de nouveau et s'assit pour la seconde fois sur un tas de pierres.

Les gendarmes avaient disparu, mais la Maison-Blanche se montrait toujours dans le lointain, éclairée par les rayons de la lune qui était maintenant au bas de l'horizon et n'allait pas tarder à disparaître.

La petite lampe était éteinte.

Alors la Fouine rebroussa chemin et tourna le dos au bourg de châteauneuf dont elle apercevait maintenant le clocher qui se mirait dans les eaux jaunes de la Loire.

— J'aurais du malheur, murmurait-elle en marchant à petits pas, si je ne fais pas le coup cette nuit. Seulement, où trouver du feu ?

Et comme elle se posait cette question, elle crut voir à gauche de la route, dans les vignes, un léger brouillard qui montait dans le bleu du ciel, alors d'une pureté parfaite.

La Fouine était trop une fille de campagne pour ne pas savoir tout de suite à quoi s'en tenir.

Ce brouillard, c'était la fumée d'un fourneau allumé entre les vignes et une portion de la forêt récemment défrichée. C'étaient des mottes de terre et des racines d'arbres auxquelles on avait mis le feu.

La Fouine quitta la route et s'engagea bravement à travers les vignes.

La lune disparaissait en ce moment derrière les plateaux où commence la Sologne, de l'autre côté de la Loire ; et la nuit, claire et lumineuse jusque-là, s'assombrissait tout à coup.

La Fouine mit un grand quart d'heure pour atteindre les fournaux, car il y en avait une demi-douzaine allumés les uns près des autres. Les cultivateurs qui défrichaient et appelaient le feu à leur aide étaient rentrés chez eux, les uns dans une ferme voisine, les autres à Châteauneuf.

La Fouine s'empara d'une souche qui achevait de se consumer ; puis elle reprit sa course, se heurtant à toutes les aspérités du sol, tombant parfois dans les flaques d'eau, résultat des dernières pluies, mais se relevant et continuant sa course avec une sauvage agilité.

Si la Maison-Blanche n'eût justifié son nom par les murs crépis à la chaux, peut-être que la Fouine aurait perdu plus de temps. Mais ces murailles blanches se détachaient en vigueur sur le bord des vignes et guidaient la marche de la Fouine.

Elle sauta sur la route à vingt pas de la maison, brandissant toujours la souche enflammée.

La route était déserte, la Maison-Blanche silencieuse, et la lampe de mademoiselle Henriette éteinte depuis longtemps.

Le pays est sûr aux alentours de Châteauneuf ; madame Langevin et sa fille vivaient depuis plusieurs années en cette

maison isolée sans qu'il leur fût jamais rien arrivé. Elles n'avaient pas même un chien de garde !

La Fouine s'avança tout doucement, soufflant sur son tison pour qu'il ne s'éteignît pas ; et elle ne s'arrêta qu'à la porte de cette petite écurie où les deux femmes serraient leur bois,

Cette porte ne fermait que par un système très-simple qu'à la campagne on appelle une " bobinette." Un loquet en dedans, une ficelle en dehors. On tirait la ficelle, le loquet se levait et la porte s'ouvrait.

La Fouine avait examiné et constaté tout cela en sortant de la maison une heure auparavant.

Elle pénétra donc facilement dans l'écurie, sans bruit, retournant presque son halaine. On eût dit une vraie fouine se glissant dans un poulailler. Puis elle écarta les bourrées et plaça la souche enflammée au milieu.

Après quoi elle se sauva en murmurant :

— Je crois bien que du coup Jean Lapin sera vengé !

Elle s'en alla en courant et fit une bonne demi-lieu sans se retourner.

Alors seulement elle s'arrêta pour la troisième fois et attendit. Une heure s'écoula, puis, au bout d'une heure, une fumée blanche s'éleva au-dessus de la maison, puis, mêlés à cette fumée, des étincelles et des jets de flamme.

— Ça y est ! murmura la Fouine qui reprit tranquillement le chemin de Châteauneuf.

En effet, la Maison-Blanche, l'unique bien des deux pauvres femmes, brûlait pendant qu'elles étaient endormies !

XXXVIII

AU FEU ! AU FEU !

La ferme vers laquelle les gendarmes de Châteauneuf se dirigeaient en toute hâte s'appelait la Martelière ; elle était assez considérable et était tenue par un fermier qui occupait une demi-douzaine de domestiques et quatre charrues.

La main-d'œuvre est chère dans l'Orléannais ; les bras manquant quelquefois, surtout à l'époque des moissons et des vendanges. A la moisson dernière, maître Hurel, c'était le nom du fermier, avait manqué d'ouvriers, et il avait embauché tout ce qui s'était présenté. Un mendiant était venu demander l'aumône le soir de la première journée. Maître Hurel, qui était charitable, l'avait fait souper et coucher ; puis, le lendemain, il lui avait dit, le voyant jeune et robuste encore :

— Pourquoi ne travaillez-vous donc pas ?

— Je ne trouve pas d'ouvrage, avait répondu le mendiant.

Le fermier l'avait embauché.

Les moissons finies, cet homme avait demandé à rester et à remplacer le berger qui était malade. Puis il avait aidé aux vendanges, et comme il était assez bon ouvrier, il avait fini par rester à la ferme.

Il savait faire un peu de tout, bêchait et labourait, paraissait assez doux d'humeur et n'était pas exigeant pour le salaire.

Quand on lui avait demandé son nom, il avait dit qu'il s'appelait Martin.

Ce qui avait décidé Martin de rester à la ferme, c'était peut-être moins le dénuement profond où il se trouvait que le voisinage de la forêt. Au bout d'un mois Martin révéla sa passion de braconnier. Il posait ses collets qui, le lendemain, n'étaient jamais vides ; il s'en allait, la nuit, tuer un lièvre à l'affût.

Le fermier lui-même était un peu braconnier, ne trouvait pas cela mauvais.

Un seul homme à la ferme, faisait ombrage à Martin et prenait ombrage de lui. Cet homme était un garçon de charrue appelé Raimbaud et qui était comme lui braconnier.

Raimbaud et Martin s'étaient pris de querelle plusieurs fois. Il est vrai que Raimbaud, homme violent et d'une vigueur herculéenne, commençait toujours.

Il y avait entre eux, comme on dit, une jalousie de métier.

Raimbaud était non-seulement garçon de charrue, mais encore charretier. C'était lui qui conduisait les denrées de la ferme sur les marchés voisins.

A chaque voyage, il s'attardait dans les cabarets et rentrait à la ferme pris de boisson.

Ce jour-là, il était allé à Sincé porter de l'avoine. Quand il revint, les gens de la ferme étaient à souper ; Raimbaud entr'ouvrit sa blouse et jeta sur la table un énorme lièvre pris au collet.

— Voilà comment je sais mon métier, dit-il. J'ai posé ce collet-là à cent mètres de la route, dans une sapinière, ce matin quand je suis rentré.

Martin regarda le lièvre, puis le collet et dit :

— Tu en as menti, mon garçon. Ce n'est pas toi qui as tendu ce collet.

— Et qui donc alors ? fit Raimbaud d'un ton de menace.

— C'est moi. Je reconnais bien le laiton dont je me sers. Raimbaud serra les poings :

— Eh bien ! dit-il, si tu as envie de ton lièvre, viens le jouer à ce jeu-là.

Martin ne souffla mot. Raimbaud lui faisait peur.

Il soupa à la hâte et sortit, sans doute pour éviter de nouvelles discussions.

Mais le charretier le suivit :

— Ah ! canaille ! lui dit-il, tu prétends que je lève tes collets, toi ?

— Je le dis, répliqua Martin, parce que c'est vrai.

Et il se dirigea vers le grenier à fourrage où il couchait.

Raimbaud le suivit.

Et, comme il posait le pied sur l'échelle, il le saisit rudement et le jeta par terre.

Martin se releva, prit une pierre et la jeta à la tête de son agresseur qui fut frappé au front.

Raimbaud jeta un cri de rage, s'arma d'une bêche qui se trouvait là, et courut sus à Martin.

Celui-ci prit la fuite en appelant au secours.

Mais avant que les gens de la ferme ne fussent sortis, le charretier l'atteignit et le renversa tout sanglant, d'un coup de bêche, sur un tas de fumier.

— Au secours ! à moi ! criait Martin

Le charretier frappa deux fois encore, et Martin ne cria plus, ne bougea plus. Il avait le crâne ouvert et la poitrine défoncée...

Les gens de la ferme arrivaient trop tard.

— Je crois bien qu'il a son compte, dit le charretier.

Et il jeta sa bêche et alla s'enfermer dans la grange criant :

— Si quelqu'un approche, je le brûle.

Il avait son fusil dans la grange, caché sous une meule de foin.

Il le prit, se montra au haut de l'échel et répéta :

— Je tue le premier qui m'approche.

On redoutait cet homme, les plus hardis n'osèrent pas avancer, et le fermier lui-même, qui était cependant un homme de résolution, jugea prudent de battre en retraite. Mais, en même

temps, il prit son fusil à lui et fit feu sur la grange où l'assassin s'était réfugié. Puis il mit son fils à cheval et l'envoya à Châteauneuf chercher la gendarmerie.

En même temps on transporta le malheureux Martin dans la cuisine de la ferme. Il respirait encore, mais paraissait devoir mourir au bout de quelques heures.

Le fils du fermier fit diligence ; il alla à Châteauneuf au grand trot de son bidet et moins de deux heures après il était de retour avec les gendarmes.

L'assassin se tenait coi dans la grange ; il n'osait ni faire feu ni sortir. Puis, toujours étreint par l'ivresse, il avait fini par se coucher sur la paille en se disant :

— Ils n'oseront pas venir.

Pendant quelque temps il avait lutté contre le sommeil, tenant son fusil à la main et prêt à faire feu sur celui qui essaierait de monter les degrés de l'échelle. Vaincu enfin par le sommeil, ce lourd sommeil de l'ivresse, il s'était endormi.

Un bruit de chevaux dont le sabot retentissait sur le pavé de la cour le réveilla. Il se leva vivement, sauta de nouveau sur son fusil et courut à une lucarne par laquelle il regarda. Il vit alors les gendarmes qui mettaient pied à terre, à la lueur d'une lanterne que tenait le fermier.

— Où est l'assassin ? demandait le brigadier.

— Là, dit le petit père, mais prenez garde ! il va tirer sur vous ?...

— Je suis payé pour ça, dit simplement Nicolas Sautereau, et il mit un pied sur l'échelle.

Soudain une balle siffla.

Instinctivement, Nicolas, qui avait son mousqueton à la main, baissa la tête.

Quand il n'était pas ivre, Raimbaud était un bon tireur, mais la main lui tremblait sans doute, car sa belle passa au-dessus du tricorne du brigadier.

Nicolas continua à monter.

— Il a un fusil double ! cria le fermier.

Mais Nicolas montait toujours et ses deux gendarmes le suivaient.

Le charretier avait fermé la porte en dedans.

— Au nom de la loi, ouvrez ! cria Nicolas.

Mais soudain une nouvelle détonation se fit entendre ; puis on entendit à l'intérieur la chute d'un corps.

Raimbaud, perdant la tête, entrevoyant dans l'avenir les bras rouges de l'échafaud, venait de se faire justice en se faisant sauter la cervelle avec son deuxième coup de fusil. On enfonça la porte et on le trouva roide mort. Sa cervelle avait jailli de tous les côtés.

— Voilà de la besogne de moins pour la justice, dit le brigadier.

Puis il demanda au fermier où était la victime.

— Sur le lit de ma femme, répondit le fermier.

Nicolas redescendit de la grange, et ses trois gendarmes s'approchèrent du lit où râlait le blessé. Nicolas écarta les rideaux de l'alcôve, en même temps que la femme Hurel approchait la lampe de la tête ensanglantée du blessé.

Nicolas jeta un cri et recula :

— Martinet ! dit-il.

Martinet, car c'était lui, ouvrit les yeux, reconnut son frère et ne se démentit point à cette heure suprême.

Martinet, avait toujours exécuté Nicolas.

— Oh ! dit-il avec un accent de haine, s'il t'avait tué, le charretier, je lui aurais pardonné, moi...

Puis il retomba inerté sur l'oreiller et ne parla plus.

— Vous connaissez donc cet homme ? demanda maître Hurel.

— Oui, murmura Nicolas, qui essuya une larme.

Mais il n'eut pas le temps de s'expliquer davantage ; un des garçons de ferme accourut en criant : — Au feu ! au feu !

Dans les campagnes, ce cri sinistre domine tous les cris, l'épouvante de l'incendie prime toutes les épouvantes. C'est le drame des drames, celui-là, auprès duquel tous les autres pâlissent. Il y avait pourtant un cadavre et un homme qui allait mourir dans la ferme de la Martelière ; mais on oublia le mourant et le mort, et tout le monde sortit.

Une immense lueur empourprait l'horizon. Le tocsin de Châteauneuf sonnait.

— C'est la Maison-Blanche qui brûle, s'écria le fermier. Il n'y a quo cette maison-là dans cette direction.

— La Maison-Blanche ! exclama Nicolas Sautereau.

— Oui, la maison de madame Langevin, répondit le fermier. Le brigadier murmura :

— Mon frère mourant... et là-bas... oh ! c'est à en devenir fou. Puis, s'élançant vers l'endroit où ses deux gendarmes et lui avaient attaché leurs montures : — A cheval, dit-il, à cheval !

Et il sauta en selle et partit au galop le premier.

Dieu envoie, dit-on, un lourd sommeil aux pauvres gens.

Ce dicton populaire est assez vrai. Le pauvre est rarement envuyé de durs soucis ; rarement l'insomnie l'atteint-elle à son chevet, et quand il s'endort après les fatigues de la journée, un coup de canon aurait peine à le réveiller.

Madame Langevin et sa fille dormaient donc profondément lorsque l'incendie s'était déclaré.

Le feu avait couvé longtemps, puis il était sorti en flammes rouges par la porte et la fenêtre de l'écurie. Les deux femmes dormaient toujours. On avait aperçu les premières lueurs de l'incendie à trois quarts de lieue à la ronde, que les deux femmes dormaient encore.

Ce fut madame Langevin qui s'éveilla la première, suffoquée par la fumée.

Elle jeta des cris et courut à la porte. Mais l'escalier était en flammes.

Henriette, qui couchait dans la pièce voisine, entendit les cris de sa mère et accourut.

Toutes deux voulurent se jeter dans l'escalier ; mais, suffoquées par la fumée, elles furent obligées de rebrousser chemin. Alors elles ouvrirent la fenêtre et appelèrent au secours.

Des rouliers qui venaient de Gien étaient arrivés les premiers sur le lieu du sinistre. Puis, après eux, un fermier du voisinage qui apportait une échelle. Mais la fenêtre où se montraient les deux femmes, qui se tordaient les mains de désespoir, était trop haute et l'échelle trop courte.

Ce fut en ce moment que Nicolas arriva au galop, suivi de ses gendarmes.

Il aperçut les deux femmes que les flammes éclairaient, et qui ne pouvaient sortir de la maison.

Descendre de cheval, enfoncer la porte qui brûlait par un coin, se précipiter dans l'escalier en flammes dont chaque marche croulait sous ses pieds.

Horriblement brûlé, à demi asphyxié, il parvint au premier étage. Les deux femmes, à demi mortes de frayeur, jetèrent un cri de joie et d'espérance suprême en le voyant.

— Ah ! sauvez-nous ! sauvez-nous ! dirent-elles.

Nicolas prit Henriette dans ses bras.

— Non, dit-elle, sauvez ma mère !

Il courut à la lucarne :

— L'échelle, cria-t-il, posez l'échelle.

L'échelle, il le savait, était trop courte, mais un de ses gendarmes l'avait compris.

L'échelle fut posée contre le mur et tandis que les rouliers la maintenaient solidement par le pied, le gendarme monta jusque sur le dernier échelon.

Alors Nicolas prit madame Langevin à bras le corps, se suspendit d'un bras à l'appui de la croisée, et de l'autre, comme un écuyer du cirque qui se penche sur sa selle et ramasse un bâton dans l'hippodrome, sans toucher la terre, il tendit son fardeau au gendarme qui le reçut, se hâta de descendre et de déposer la pauvre femme évanouie sur le sol.

Nicolas était rentré dans la chambre que les flammes commençaient à envahir. Il arracha les couvertures du lit, les jeta sur Henriette et l'enveloppa tout entière ; puis la prenant dans ses bras, à son tour il s'élança dans l'escalier avec la rapidité de l'éclair.

A la dernière marche, l'escalier s'éroula ; mais le brigadier touchait le sol et parvenait hors de la maison.

Il avait les cheveux et la barbe brûlés ; mais, grâce aux couvertures, mademoiselle Langevin n'avait point été atteinte par les flammes.

En ce moment, les pompiers de Châteauneuf arrivaient au pas gymnastique, mais il était trop tard pour sauver la maison. Au petit jour, la demeure des pauvres femmes n'était plus qu'un amas de décombres fumants, et les malheureuses se trouvaient sans asile, sans vêtements et sans pain.

Et comme elles se tordaient les mains de désespoir, Nicolas leur dit : — Ma sœur, la Mariette, est une fermière aisée de l'autre côté de la Loire, dans le Val. Venez, elle vous donnera asile comme si vous étiez pour elle une mère et une sœur.

XXXIX

CONCLUSION.

Trois mois s'étaient écoulés.

Madame Langevin, déjà minée par le chagrin depuis de longues années, avait éprouvé une si vive émotion durant la nuit fatale où sa maison fut incendiée, qu'elle avait succombé quelques semaines après ; rendant le dernier soupir dans les bras de sa fille en larmes, au milieu des gens de la ferme de la Mariette, où elle avait reçu un asile.

Henriette était donc orpheline.

La Fouine, arrêté et convaincu du crime d'incendie, attendait l'heure de son jugement.

Martinot, transporté à l'hospice de Jargeau, était mort quarante-huit heures après.

Quant à Nicolas, chaque fois que le service lui en laissait le temps, il se rendait chez sa sœur.

La Mariette aimait sans doute beaucoup son frère, et nous avons vu quelle affection Nicolas lui portait.

Et cependant, ce n'était pas elle seule à présent qui attirait le brigadier. Nicolas aimait Henriette ; mais il n'osait pas le lui dire. Henriette, pensait-il, était une demoiselle, et sa condition était bien au-dessus de la sienne.

Cependant l'hiver avait fait place au printemps, et le printemps est la saison par excellence de ceux qui éprouvent le besoin d'aimer.

Un soir, au coucher du soleil, le brigadier arriva à la ferme tout mélancolique et tout pensif.

Il fut assez étonné de voir au seuil de la porte un homme en uniforme qui vint à lui et l'appela par son nom.

Cet homme, qu'il était facile de reconnaître pour un aide-chirurgien de l'armée française, tendit la main à Nicolas et lui dit :

— Je me nomme le docteur Langevin et je sais tout ce que vous avez fait pour ma mère et pour ma sœur.

Nicolas balbutia quelques mots d'excuse.

Le docteur poursuivit :

— Ma sœur est pauvre et je n'ai plus, moi, que ma modeste solde de médecin militaire. Nous n'eussions jamais pu nous acquitter envers vous sans une circonstance vraiment providentielle.

Nicolas le regarda avec étonnement.

— Vous aimez ma sœur et ma sœur vous aime, ajouta simplement le jeune homme. Voulez-vous être mon beau-frère ?

Le brigadier se sentit trembler et son cœur battit violemment.

En ce moment, la Mariette sortit de la ferme en donnant le

bras à mademoiselle Henriette. Elle tendit la main à Nicolas, et Nicolas fléchit un genou devant la jeune fille.

Il y a quinze ans de cela, disait un jour madame Sautereau, et depuis quinze ans je me répète chaque jour que je suis la plus heureuse des femmes.

Jean Nicolas Sautereau n'est plus gendarme ; il a pris sa retraite et il vient d'être décoré. Il s'est retiré dans son petit bien de l'autre côté de la Loire, dans le Val ; c'est une maisonnette blanche, entourée d'un côté d'un clos de vigne et de l'autre d'un arpent de prairie. Ce modeste héritage appartient à sa femme. Il a fait, lui, quelques économies sur son traitement de trente-cinq années et acheté une inscription au grand-livre. Sautereau et sa femme ont de quinze à dix-huit cents francs de revenu.

Le petit bourg de Saint-Gratien-au-Val, qui touche à la maisonnette, voudrait bien avoir l'ancien brigadier pour maire, mais il a refusé.

— Non, non, mes enfants, a-t-il répondu à ceux qui sont venus le lui proposer, j'ai été toute ma vie l'incarnation vivante et populaire de la loi, je suis las de l'autorité et je veux me reposer. Si vous avez besoin d'un conseil, venez, mais ne me demandez pas autre chose.

LA DUCHESSE DE NEMOURS

QUATRIÈME PARTIE.

III

JEAN LE BRUN—(Suite.)

— Patience ! patience ! fit Jean le Brun, nous serons là quand il en sera besoin. Pour le moment, le tigre est engourdi comme une marmotte en hiver et ne songe à dévorer personne. Au plus fort de sa male rage, ce sorcier d'Annibal Cola a versé quelques gouttes de je ne sais quel élixir dans une coupe d'eau pure et lui a dit : « buvez, mon cousin, ou je ne réponds pas de votre vie. »

Au fond, ce Vincent est comme tous les mécréants, il a grande frayeur de la mort ; il a bu la coupe dont les rebords grinçaient entre ses dents, et peu à peu il s'est calmé jusqu'au point de retomber sur son lit, sans mouvement et sans voix.

— Il dormira ainsi jusqu'au lever du soleil, a dit maître Annibal, point de bruit autour de sa couche et qu'on vienne me chercher dès qu'il s'éveillera.

Or, mon brave homme, c'est à peine si les premiers reflets de l'aube, nous montrent là haut les tours de la ville. Nous avons une grande heure d'ici le lever du soleil... quand le soleil se lèvera, il faut que nous soyons tous les deux derrière le lit de mon frère Jean le Blond, l'épée à la main.

Tranquille l'attira contre son cœur et l'embrassa sans mots dire ; quand il eut fini de l'embrasser, il passa sa main sur la casaque toujours mouillée de l'ancien page.

— Cela ne sèche pas, murmura-t-il, et la matinée est fraîche !

Il dégrafa le manteau qui entourait son costume d'homme d'armes et le jeta sur les épaules de Jean le Brun.

— Merci, brave homme, dit celui-ci, je commençais à greletter. Pour en finir avec mon histoire, quand tout a été tranquille dans la chambre de Vincent, je suis revenu bien doucement à l'autre croisée et j'ai frappé deux ou trois petits coups aux vitres. Le Simonnot dormait debout dans un coin. Mirette s'est approchée de la fenêtre et comme elle est plus adroite qu'une fée, les

châssis ont glissé sans produire aucun bruit. — C'est vous, messire Jean ! s'est-elle écriée. Ah ! seigneur, mon Dieu, qu'avez-vous fait ! le capitaine Vincent a juré votre mort ! — Le capitaine a coutume de trahir ses serments, ma fillette, ai-je répondu : — Je vous en prie ! je vous en prie ! a-t-elle continué en joignant ses belles petites mains, sauvez-vous messire Jean, pour que je n'aie point à pleurer votre mort !

Moi, j'ai dit : — si je me sauvais ; Mirette, mon amie, ce serait pour la première fois depuis que j'ai l'âge d'homme. Au lieu de me sauver, il faut que j'entre et que je vois mon frère Jean le Blond, qui est couché dans la chambre voisine. Elle réfléchit un petit instant, puis ses beaux yeux se sont baissés. Messire Jean, m'a-t-elle dit, ma mère sait que vous voulez être mon mari et j'ai confiance en vous ; si vous entriez maintenant à l'auberge, vous pourriez tout perdre sans espoir de rien sauver : mon père est couché dans la chambre même où dort votre frère d'armes, et vous savez que mon père déteste le sang d'Arnagnac. Dans une heure, mon père va se lever pour servir les soudards qui arriveront en quantité dans la salle commune ; d'ici là je trouverai bien un prétexte pour éloigner Simonnot... et qui sait si dans l'intervalle ma bonne mère ne viendra pas à notre secours ?

Ici, Jean le Brun s'interrompit pour dire :

— Brave homme, il est bon que je vous dise deux mots de ce qui se passe à Paris. Mirette a quitté hier soir, longtemps après la nuit tombée, le logis de sa mère, à l'auberge de la Pie, parce qu'on se battait dans le quartier des halles. Si nous pouvons faire seulement que mon frère Jean le Blond passe cette matinée sans encombre, il n'aura plus rien à craindre ce soir.

— Qui donc se battait au quartier des halles ? demanda Tranquille.

— Le roi contre la régente, répliqua l'ancien page, ou, ce qui est tout un, Louis d'Orléans contre Olivier de Graville.

— Louis d'Orléans ? répéta le pédagogue. C'est vrai ! il était hier à cette fête... Protégez-nous, seigneur Dieu ! protégez-nous. Vierge sainte, et ne nous laissez pas échouer si près du port !

— Bien près du port, en effet, dit Jean le Brun, car Louis

d'Orléans a déjà délogé Graville de toutes ses positions dans l'intérieur de Paris. Et si maman Pavot m'avait demandé un conseil, je lui aurais dit de laisser sa fillette à l'auberge de la Pie, où elle eut été plus en repos vingt fois que de ce côté des murailles. Mais tout est pour le mieux, puisque ma gentille Mirette sera le salut de mon frère Jean le Blond. Elle nous attend, il est bientôt l'heure, et nous allons commencer notre besogne dès que vous m'aurez fourni, mon brave homme, quelques petits renseignements dont j'ai besoin pour ma propre gouverne.

Jean le Brun avait prononcé ces derniers mots en faisant un pas vers Tranquille et d'un accent plus déterminé. Le pédagogue fixa sur lui son regard toujours distrait.

— Des renseignements ? répéta-t-il, demandez, jeune homme ; je ne me souviens pas d'avoir rencontré en ma vie un si digne enfant que vous. Le peu que je sais est bien à votre service ; s'agit-il de langue latine ou de science philosophiques ?

Jean le Brun se prit à rire.

— Du diable ! s'écria-t-il. Les renseignements que je vous demande ont trait à nos affaires. Dites-moi d'abord, je vous prie, quel signe vous avez reconnu que mon frère, Jean le Blond, est légitime héritier d'Armagnac ?

Tranquille ne comprit pas tout de suite ; il fallut que le jeune soldat lui répâtât distinctement sa question.

— A quel signe ! s'écria-t-il alors, et de quel signe aurais-je besoin, puisque je n'ai pas quitté mon petit seigneur depuis son enfance ?

— Bien, dit Jean le Brun d'un air pensif. Alors, ce n'est pas parce qu'il a l'écusson d'Armagnac gravé sur la poitrine ?

— Comment savez-vous cela ? interrompit frère Tranquille tout ému.

— Je le sais ; le reste importe peu. Alors, disais-je, ce n'est pas pour cela ?

— Non, sur ma conscience, répondit Tranquille, ne l'ayant jamais perdu de vue un seul jour, je n'ai jamais eu besoin d'aucun signe pour le reconnaître.

Jean le Brun se frotta les mains.

— Tant mieux ! fit-il.

— Pourquoi tant mieux ? demanda Tranquille.

— Parce que j'aurais été désolé, brave homme, si le sort eût fait son rival ou le compétiteur de mon bien-aimé frère Jean.

— Et comment le sort eût-il pu vous faire le compétiteur ou le rival de l'héritier d'Armagnac ? demanda encore Tranquille.

Jean le Brun ne répondit pas. Il dégrafa d'abord le manteau, qu'il remit en silence sur les épaules du pédagogue, puis il délaça son justaucorps de cuir lentement et en silence, toujours. Tranquille le regardait faire et restait si loin de s'attendre à ce qu'allait se passer, que sa curiosité n'était pas même éveillée.

Jean le Brun avait écarté sa casaque et son justaucorps. Il avait sa chemise.

— Regardez cela, brave homme, dit-il avec un peu d'émotion dans la voix.

L' crépuscule du matin permettait de distinguer déjà les objets ; Tranquille regarda et fit un pas en arrière. Il se frotta les yeux, revint, et regarda encore.

— L'écusson d'Armagnac ! murmura-t-il avec une stupéfaction profonde, tout pareil à celui que j'ai gravé sur la poitrine de notre jeune sir Jean !

IV

DEUX NAPOLITAINS

L'auberge du père Pavot avait beaucoup gagné en importance depuis le temps des seigneurs d'Armagnac, de sorte que le vieux coquin de tavernier, à part l'esprit de contradiction qui le portait à faire toujours autrement que sa femme, avait réellement ses raisons pour tenir au parti de Graville. Il était le plus heureux des cabaretiers.

Aujourd'hui, cependant, son réveil avait été salué par d'inquiétantes nouvelles : on entendait au loin dans Paris le bruit des arquebusades et les bonnes gens qui demeuraient en dehors de la porte Bucy disaient qu'on ne laissait plus entrer ni sortir personne. Il y avait une grande troupe d'hommes d'armes de l'autre côté de la Seine, sous le château du Louvre.

Le père Pavot aimait mieux les nuits de fête que les jours de bataille. Il savait vaguement, comme tout le monde, qu'il s'agissait d'une lutte dans laquelle son seigneur Olivier de Graville suivait la bannière de la régente ; c'était chanceux ; on était accoutumé de voir, depuis des siècles, les seigneurs rebelles porter leurs têtes sur l'échafaud ; le petit roi avait beau n'être qu'un enfant faible et dénué d'audace, c'était le roi.

Il est bien entendu que tout le monde ignorait aux environs de l'hôtel de La Marche la capitulation de la fille de Louis XI ; on la croyait enfermée dans son palais, toute prête à soutenir un siège s'il le fallait, toute prête aussi à faire le siège de l'hôtel des Tournelles si l'occasion s'y prêtait.

Au milieu de ces craintes, Pavot avait d'ailleurs de justes sujets de consolation et d'orgueil : sa maison était véritablement la succursale du château de La Marche ; il y avait des soudards plein la salle commune. Vincent Tarchino, le favori du maître, occupait une des chambres de l'auberge et dans une autre un jeune gentilhomme blessé, que l'on disait être un otage de grande importance, dormait sous la garde de deux archers. Dans une autre chambre encore, madame Blanche d'Armagnac, l'unique héritière du feu duc de Nemours, avait passé la nuit.

Tous ces gens étaient arrivés la veille au soir, alors qu'on avait fermé déjà les portes de la taverne. Pavot avait vu de ses yeux madame Blanche évanouie dans les bras de l'archer Raoul et le jeune gentilhomme, qui portait un costume mi-partie rose et azur, couché en travers du cheval de Pierre le soudard. Derrière eux, venait ce pauvre capitaine Vincent, qui avait le bras droit tranché et qui chancelait comme un homme qui va mourir au bout de son sang.

Mais la taverne du père Pavot devait recevoir encore d'autres hôtes. A minuit, on frappa de nouveau à la porte close et le vieux tavernier fut obligé d'ouvrir parce qu'il avait reconnu la douce voix de Mirette, sa fille, que Simonnot accompagnait.

Enfin, vers le lever du jour on entendit un grand bruit de chevaux sur la route qui menait à la porte Saint-Germain. C'était une troupe de cavaliers qui, au lieu de se diriger vers l'hôtel de la Marche, s'arrêta devant le seuil du père Pavot. Le chef de l'escorte mit pieds à terre et fit avancer deux femmes qui étaient au milieu des rangs. Pavot se donna au diable en reconnaissant, dans l'une d'elles, sa propre motié qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs semaines. L'autre femme était voilée. Le chef de l'escorte ordonna au père Pavot de lui fournir une retraite et laissa deux hommes d'armes pour la garder captive.

C'était dans la pièce où le capitaine Vincent Tarquin avait passé la nuit ; il sommeillait encore, ou plutôt il était plongé dans

cet engourdissement fiévreux que le breuvage d'Annibal Cola lui avait procuré. Au pied de son lit les soldats Pierre et Raoul s'entretenaient à voix basse, de temps en temps on entendait des clameurs lointaines que dominait le bruit toujours plus rapproché des arquebusades.

— Saint patron ! disait Raoul, c'est un supplice que d'ouïr ainsi le bruit du combat sans savoir qui est vainqueur ou vaincu !

— Jo n'ai pas engagé mon épée à messiro Olivier, répliqua Pierre, pour garder le diable malade !... On dirait que les remparts de la ville tirent contre les murailles du château.

— Ça me fait cet effet-là, répliqua Raoul qui traversa la chambre sur la pointe des pieds pour regarder au dehors.

Du rez-de-chaussée de l'auberge, on ne pouvait apercevoir l'enceinte parisienne, mais un nuage de fumée s'élevait au-dessus de l'hôtel de la Marche et c'en était assez pour confirmer l'opinion des deux soudards.

Comme Raoul regagnait sa place, une explosion plus forte fit trembler les vitres de la taverne.

— La Sainte-Agnès ! grommela Pierre. Je reconnais sa voix pour l'avoir fait chanter bien souvent. En sommes-nous là, déjà ?

La Sainte-Agnès était une des quatre grandes coulevrines lançant des boulets de pierre que Louis XI avait fait placer à la contrescarpe de la porte Buey.

En ce moment, les premiers rayons du soleil frappaient la croisée et, suivant la prédiction de maître Annibal Cola, Vincent Tarquin ouvrit les yeux. Il n'eut point d'abord la conscience de ce qui s'était passé la veille et voulut soulever son bras droit pour frotter ses paupières enflammées ; la douleur qu'il éprouva de ce mouvement lui arracha un cri d'angoisse, son bras mutilé retomba sur la couverture.

— Ah ! Ah ! fit-il en abaissant son regard sombre, je vois qu'il ne faut jamais oublier cela. Je ne l'oublierai plus. Mon cousin Annibal Cola m'a-t-il donc abandonné ?

— Sire capitaine, répondit Pierre, maître Annibal avait promis qu'il serait présent à votre réveil.

— C'est que je ne vauz plus grand'chose ! grommela l'Italien amèrement ; j'ai perdu les trois quarts de moi-même, quoi qu'on puisse arriver à manier l'épée comme il faut du bras gauche. Et il y a bien des gens qui vont croire qu'on pourra désormais me traiter comme un chien. A-t-on fait battre le bord de l'eau pour trouver ce jeune loup de Jean Roland ?

— On a battu inutilement les deux rives de le Seine, Messire.

Les mâchoires de l'Italien grinçèrent.

— Par l'enfer ! s'écria-t-il avec une violence soudaine, celui-là ne perdra rien pour attendre !

— Mais qu'est-ce donc que l'on entend ? demanda-t-il en prêtant l'oreille, cette fièvre m'a-t-elle rendu fou ? Il me semble ouïr des coups d'arquebuse...

— Depuis l'aube, capitaine, répliqua Pierre, on n'a pas cessé de tirer entre les portes Buey et Saint-Germain.

— Est-ce vrai ? s'écria Vincent, qui se leva sur le coude de son bras gauche, mort de ma vie ! voici le son d'un engin d'artillerie ! Est-ce que messire Olivier voudrait raser le quartier Saint-André !

Avant que les deux soldats eussent pu répondre, la porte s'ouvrit, la taille haute et maigre d'Annibal Cola se dessina sur le seuil. Il fit une entrée théâtrale, drapé dans son manteau de fourrure, et vint s'asseoir sans mot dire auprès du lit du blessé.

— Ah ! vous voilà, mon cousin ! dit celui-ci que la fatigue accablait déjà, quelles nouvelles ?

Les deux soldats dressèrent avidement l'oreille ; mais leur curiosité fut trompée. le charlatan montra la porte d'un geste plein de souveraine emphase, et ils furent obligés de sortir.

— Quelles nouvelles ? répéta Vincent.

Annibal ferma les yeux à demi et croisa les bras sur sa poitrine.

— Ce n'est pas messire Olivier qui fait parler l'artillerie de la porte Buey, prononça-t-il d'une voix basse et lente.

— Quoi !... commença Vincent stupéfait.

— Ce n'est pas messire Olivier, poursuivit l'empirique, ménaçant son accent et son geste comme un acteur en scène, qui veut raser le quartier Saint-André, c'est monseigneur Louis, duc d'Orléans, qui veut jeter bas la maison de Gravelle.

— Le duc d'Orléans ? s'écria Tarquin, à la porte de Buey ! déjà ! Est-ce qu'il serait arrivé malheur à madame la régente ?

Annibal Cola prit le bras gauche de son cousin et le tâta doctoralement ; Vincent le vit secouer la tête et la rougeur ardente de ses joues fit place à une livide pâleur.

— Suis-je plus mal ? demanda-t-il.

— Oui, répliqua le charlatan, vous êtes plus mal.

— Est-ce que je mourrai de cela ?

Annibal Cola sembla réfléchir.

— Les horoscopes mentent rarement, répondit-il ; j'ai tiré trois fois le vôtre, et trois fois j'ai vu que vous deviez mourir la corde au cou.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 2).

Dans le numéro du 22 courant, ce journal commencera la publication d'un roman historique canadien, intitulé : LE GRAND VAINCU. Il est rempli d'intérêt.

DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ.

AVIS AU PUBLIC.—La société existant entre MM. Houle, Dussault et Morneau, et désignée par « HOULE & CIE. » ayant été dissoute de consentement mutuel, la publication du journal le « Feuilleton Illustré » se continuera sous les nom et raison de « MORNEAU & CIE. »

Les messieurs plus haut nommés ayant cédé la propriété du « Feuilleton Illustré » ainsi que toutes les créances dues ou à échoir à MM. Morneau & Cie., ces derniers prient les personnes endettées au « Feuilleton Illustré » de bien vouloir régler immédiatement.

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : « Feuilleton Illustré, Boite 1058 B. P. »

MORNEAU & CIE., propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL